



Sommaire

Exposition	François Halard
Exposition ENSLL	Sébastien Jouanny, <i>le résinopigmentype</i>
Portrait	Antoine d'Agata
Portrait	Jane Evelyn Atwood
Sténopé	La vigie de crue
Invité du jour	Bertrand Trichet
Actualité	Prix Leica Oskar Barnack

François Halard

Malaparte « casa come me »

2

du SOL au PIVOT

Exposition



La plus belle maison du monde, accrochée au flanc d'une falaise de Capri, celle que l'écrivain, poète, architecte Curzio Malaparte construisit en 1940 avait déjà fasciné Jean-Luc Godard. Dans *Le Mépris* (1963) Brigitte Bardot offrait l'insolence de son corps dans le déploiement de l'architecture énigmatique de la Casa Malaparte.

François Halard nous restitue l'austérité des partis pris architecturaux du nid d'aigle, son mobilier prêt à accueillir les dieux et les héros de l'Antiquité, ses baies ouvertes sur le promontoire battu par le Sirocco. Les photographies de François Halard sur les lieux privés des créateurs, des écrivains et des ateliers d'artistes contemporains s'inscrivent dans des travaux plus personnels, en marge de ses publications pour *Vogue*, *Vanity Fair*, *House & Garden*, dans lesquels il mélange architecture, mode et portrait.

Artes - 2003 - N°22

Sébastien Jouanny

Le résinopigmentype

3

Pour traiter le sujet académique de la nature morte, j'ai choisi d'utiliser une technique photographique peu connue, voire confidentielle. En effet, j'ai employé le résinopigmentype, un procédé de tirage pigmentaire qui permet un rendu très particulier, car l'image argentique est remplacée par des pigments poudreux. En cela ce procédé alternatif s'éloigne profondément de l'habituelle perfection visuelle. Nous passons alors la frontière séparant le domaine de la photographie de celui des techniques de la peinture.

Le principe de formation de l'image est assez simple : de la gélatine photographique est couchée sur une feuille de papier. Puis, après sensibilisation, elle est exposée sous une lumière ultraviolette au travers d'un contretype. L'épreuve est ensuite lavée, et des pigments sont déposés à l'aide d'un pinceau doux sur la gélatine. Ils vont adhérer à la surface, et ce de manière proportionnelle à la lumière ultraviolette reçue. Ce sont donc des amas de pigments qui composent les parties denses de l'image. Malgré ce principe rudimentaire ce procédé entièrement manuel comporte toujours un certain degré d'imperfection. Ce sont alors ces « petits accidents » qui créent au final ces images atypiques et uniques.





On reconnaît sa démarche au loin, saccadée, troublée comme ses photographies. Antoine d'Agata sourit de ses lèvres mystérieuses, observe d'un regard qui semble sans fin, à l'image de son univers situé au terminus du cauchemar. Un cauchemar éveillé. Antoine d'Agata est (re)connu pour ses reportages à fleur de peau, ses corps déformés par la brutalité, la douleur ou la lascivité, sa vision intime de pays comme le Mexique. Un monde violent raconté par des images sans euphémisme. Regarder un de ses « tableaux », c'est sauter sciemment dans un vortex, pénétrer la vision du photographe, chanceler au gré des mouvements. Nous ne pouvons (ni ne voulons) atterrir indemnes.

Même dans ses portraits à la frontière mexicaine, dont la forme est apaisée, on ressent la violence du vécu, l'émotion du

photographe. Qu'elles soient silences ou cris, les photographies d'Antoine d'Agata dérangent par leur beauté, leur justesse, leur sincérité.

Dix minutes en compagnie d'un personnage aussi obscur et l'on comprend comment les protagonistes de son journal de voyage ont pu se livrer aussi pleinement à son regard. Antoine d'Agata hypnotise, tantôt immobile, tantôt fuyant, mais d'une patience infinie.

En septembre, la galerie Vu présentera *Insomnia*, une exposition rétrospective de son travail. « Je voudrais essayer d'arrêter la photographie sans quitter le domaine de l'image. J'ai expérimenté d'autres média, mais je reste dans le vague. » Actuellement, il travaille sur un livre, un regard sur son œuvre passée, comme s'il voulait en finir avec cette période.



Les parloirs où l'on étreint la tendresse, les ruelles où l'on soupire la souffrance, les hôpitaux dont on espère sortir. Arpenter les couloirs, les pavés et saisir l'instant ému de ces hommes et femmes en marge, de ces nouveaux lépreux de notre siècle. Chaque décennie connaît la marginalisation, reconsidère les bornes de la « société ». Entre une mère emprisonnée, une mère prostituée, une mère embourgeoisée, il existe un lien bien plus fort que le statut social. Nombres de photographes décident de mettre le doigt sur ce qui est commun entre les intégrés et les désintégrés. Il y eut Diane Arbus, il y a Jane Evelyn Atwood.

D'origine new-yorkaise, Jane Evelyn Atwood s'installe en France en 1971. Sa seule

culture photographique est une exposition, au MoMa, de Diane Arbus qui lui transmet cet intérêt profond pour les gens. En courant les vernissages, dont la population ne suscite aucun enthousiasme, on lui propose de rencontrer une prostituée. Pendant un an, chaque nuit, elle se fait témoin engagé du milieu, conseillée par le photographe Leonard Freed. Ce reportage sera publié en 1979. Les années qui suivent, elle alterne commandes et reportages personnels, comme son travail sur les prisons russes.

En 2003, Jane Evelyn Atwood présente les photographies réalisées par des jeunes filles de Barriol, portraits en couleur d'anonymes qui font l'identité du quartier.

En attendant la publication d'un nouveau projet en cours de réalisation.

La vigie de crue

6

En attendant le raz de marée



du **SOI** au **PINHOLE**

Sténopé / Pinhole photography

Arles - 2003 - N°22

Bertrand Trichet

7

du **SOI** au **PRIX**

Invité du jour



Bertrand Trichet travaille dans un laboratoire photographique spécialisé dans la retouche d'images publicitaires et d'images de mode. Il participe activement au développement de la photographie de skateboard en France.

Né dans le Sud, Bertrand Trichet est venu à Paris pour étudier la photographie à l'ENS Louis-Lumière. Sa passion pour l'image fixe a commencé en colonie de vacances. Son grand père l'a conforté dans cette voie en lui offrant un vieux boîtier semi-automatique.

Aujourd'hui, skateboarder passionné, il concilie cette pratique avec un travail de prise de vue pour la presse et la publicité et son emploi de responsable gestion de la couleur dans le laboratoire parisien : Janvier.

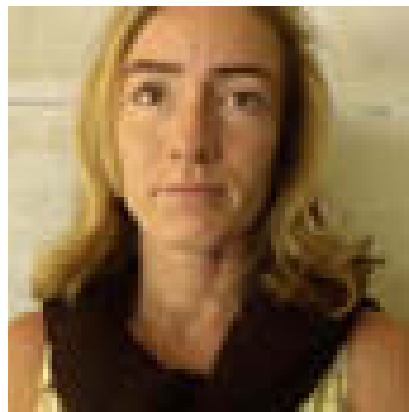
Plus que la dimension technique du skate, c'est l'humanité du milieu qu'il explore avec beaucoup de sensibilité.



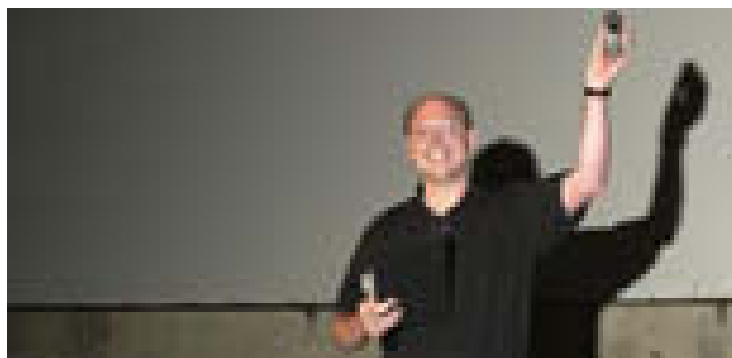
Artes - 2003 - N°22

Prix Leica Oskar Barnack

du **Sol** au **Dixot**



1, 4 et 5. Prix Oskar Barnack : « Lieux de mémoire », photographies en ex-URSS
2. La lauréate du prix : Andrea Hoyer
3. Gero Furchheim



La gazette des rencontres

Conception et réalisation par les étudiants et les enseignants de l'ENS Louis-Lumière

Rédactrice en chef :
Françoise Denoyelle

Maquette et traitement des images :

Marine Berton
Pascale Cayla
Karine Duperret
Jean-Paul Gandolfo
Marc Lauvergnat
Franck Maindon
Alain Sarlat

Photographies :

Christophe Caudroy
Cécile Cuny
Sébastien Normand
Stéphanie Potier
Yoann Stoeckel

Rédaction :
Emma Geraud



FUJI HUNT
FUJIFILM



La gazette est exposée au Centre des Rencontres du livre
18, rue de la Calade.

Elle est également éditée chaque jour en 300 ex. A4 sur laser HP.

www.ens-louis-lumiere.fr

école nationale supérieure
LOUIS LUMIERE